

Bibliothèque numérique

medic@

**Roussel. Eloge historique de Th. de
Bordeu**

Paris, chez Ruault, 1778.

Cote : 90945 t. 1 n° 2



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x01x02>

2

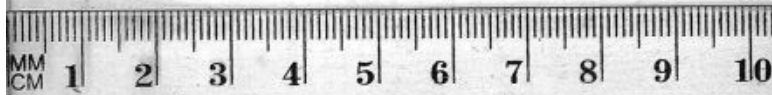
ELOGE
HISTORIQUE
DE M. THEOPHILE
DE BORDEU.

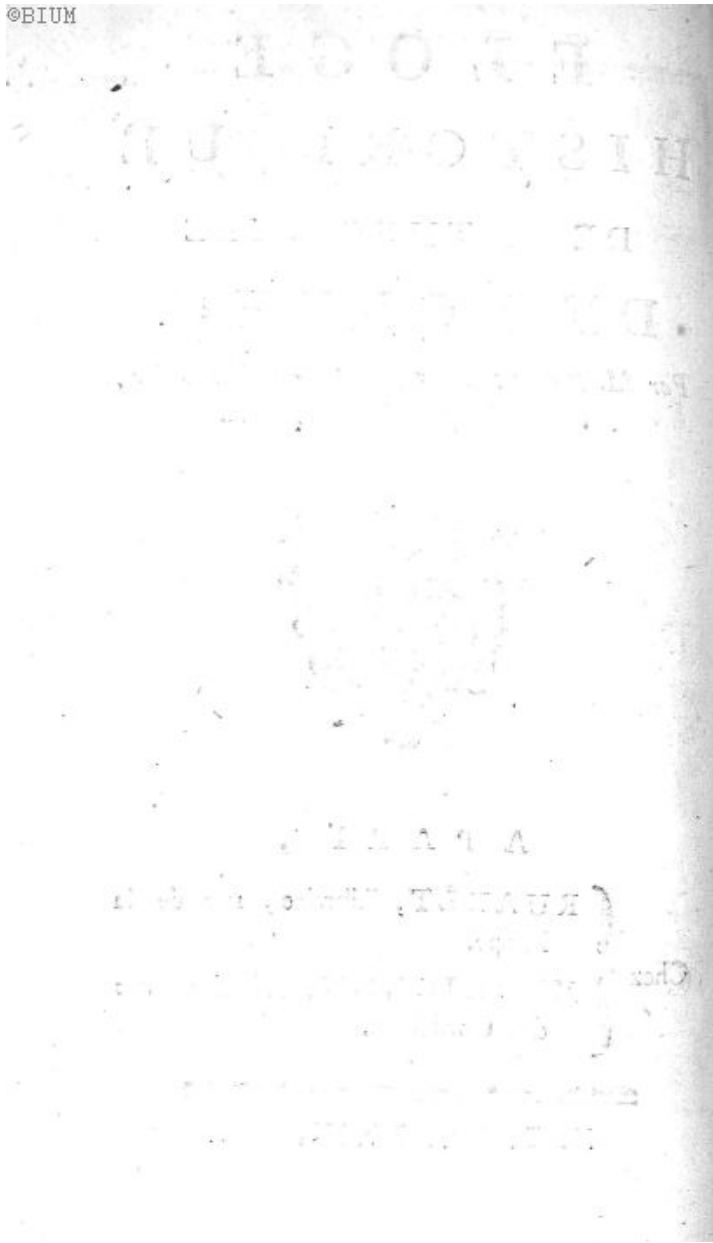
*Par M. ROUSSEL, Docteur en Médecine,
de l'Université de Montpellier.*



A PARIS,
Chez { RUAULT, Libraire, rue de la
Harpe.
MEQUIGNON, Libraire, rue
des Cordeliers.

M, D. CC. LXXVIII.







E L O G E
H I S T O R I Q U E
D E M. T H E O P H I L E
D E B O R D E U .

PLUSIEURS personnes instruites de l'amitié dont M. DE BORDEU m'honoroit, ont paru desirer que je fisse son Eloge, quoique j'aye été déjà devancé, par un Médecin très connu (a). Je cède d'autant plus volontiers à ce sentiment, qu'il se trouve très-conforme à la disposition de mon ame. Il est naturel à l'amitié de s'entretenir long-tems de ses pertes: l'objet qu'elle regrette n'existe plus, & elle en parle encore; illusion douce, qui flatte à la fois la sensi-

(a) M. Gardanne, Docteur Régent de la Faculté de Paris, a fait un Eloge très-intéressant de ce Médecin

bilité, & semble, en retraçant un nom cher à notre souvenir, ôter aux regrets leur amertume. Heureux ! lorsque celui qui les cause, ayant ajouté aux lumières de son siècle, & étendu les bornes de son art, pendant sa vie, présente encore après sa mort dans l'histoire de ses idées, & dans la peinture de son caractère, un exemple au génie, & un encouragement aux talents. Ce tribut rendu à la mémoire des Hommes illustres charme aussi la postérité, qui, toujours avide de détails où elle puisse reconnoître ceux qui ont travaillé pour elle, s'attache encore à leur dépouille lorsqu'ils ne sont plus, & cherche, pour ainsi dire, des trésors jusques dans leurs cendres mêmes.

Nous ne craignons point de dire que personne ne mérite mieux cet empressement que M. Théophile de Bordeu, sur la vie duquel nous allons jeter nos regards. Il naquit le 22 Février 1722, à Iseste, Village de la Vallée d'Ossau, en Béarn. Il eut pour père Antoine de Bordeu, Médecin, Conseiller d'Etat, Intendant des Eaux Minérales de l'Aquitaine, qui vit encore, & jouit à Pau, ainsi que son autre fils, François de Bordeu, Médecin comme lui, d'une réputation très-distinguée.

Nous ne parlerons point des premiers succès de la jeunesse de M. de Bordeu; succès dans lesquels notre imagination se plait trop à re-

chercher les traces des premiers pas des grands Hommes , mais qui leur étant très-souvent communs avec des esprits médiocres , ne sont que de fausses lueurs d'après lesquelles il est si difficile de juger d'avance quels sont les hommes qui sont destinés à éclairer les autres. Si cette foible aurore annonce quelquefois le jour le plus brillant , elle luit aussi pour des hommes dont toute la vie n'est qu'un jour couvert de nuages & de ténèbres. Nous faisons donc comme certains Géographes qui , dans la description des grands fleuves , nous laissent souvent incertains sur leur véritable origine , & ne nous les montrent que lorsque , grossis dans leur cours du tribut de plusieurs rivières , ils sont déjà en état de fertiliser & d'enrichir les campagnes.

Il nous suffira de dire que M. de Bordeu , après avoir fait ses premières études au Collège des Jésuites , à Pau , & chez les Barnabites de Lescar , alla à Montpellier , pour y étudier la Médecine , qui , ayant été cultivée par ses ancêtres , comme elle l'avoit été par ceux d'Hippocrate , fut pour M. de Bordeu , comme pour cet ancien Médecin , une espèce de succession & de patrimoine. M. de Bordeu se trouva bientôt en état d'enseigner ce que tant d'autres mettent plusieurs années à apprendre ; il y don-

na des leçons d'Anatomie à ses condisciples. Dans toutes les disputes, car on disputoit beaucoup alors dans les Ecoles, il étonna toujours ses Maîtres par sa sagacité & par ces traits de lumière, qui ont donné à tous ses Ouvrages un caractère original, & qui distingueront toujours en effet les véritables productions du génie, des foibles imitations de la médiocrité.

La Thèse qu'il fit en 1742, pour parvenir au grade de Bachelier, dut frapper les esprits qui n'étoient pas encore préparés aux vérités qu'on y établit, par les expériences & les découvertes qui ont été faites depuis. C'est une dissertation sur le *Sentiment*, (a) pris dans une acception générale, c'est-à-dire, sur cette faculté qui fait appercevoir aux corps vivans, leur propre existence, & celle des objets extérieurs qui ont quelque rapport avec eux. La machine animale y est présentée comme un assemblage d'organes doués chacun d'une vie particulière, & d'une manière d'être analogue aux fonctions qu'ils remplissent; différens entre eux par leur genre de sensibilité, ainsi que les organes de la vue, de l'ouïe & de l'odorat; unis, comme les Membres d'une République, par un intérêt commun & par des liaisons plus

(a) *De sensu in genere.*

ou moins étroites ; & dont chacun, dans sa sphère d'activité, en travaillant à son bien être individuel, concourt plus ou moins selon le degré d'influence qu'il a dans le corps, à la conservation de tous. L'ame qui les surveille, dirige leurs mouvemens, régle leur action, & les maintient dans un parfait accord, tant qu'elle-même, exempte de trouble, ne perd point de vue le but où elle doit tendre. Mais si quelque passion funeste, s'élevant dans son sein, vient à troubler sa sérénité, alors, comme un Pilote emporté par la tempête, elle communique son désordre & son égarement à tous les organes, & les entraîne dans une ruine plus ou moins certaine.

Cette Thèse qui réunit l'opinion de Vanhelmont & celle de Stahl, (a) valut à M. de Bordeu une distinction qui s'accorde très rarement ; celle

(a) Quoique M. de Bordeu suivit, à certains égards, les principes de Vanhelmont, il avoit une idée encore plus avantageuse de Stahl, qu'il regardoit comme le plus grand Médecin qui eut paru depuis Hyppocrate. C'est le jugement qu'il portoit de ses Ouvrages, qui m'a en partie, déterminé à les faire connoître en France, où malheureusement ils sont trop peu connus. La traduction accompagnée d'un commentaire que j'en ai fait & à laquelle je travaille depuis plusieurs années, paroîtra incessamment.

d'être dispensé de quelques-uns des actes par lesquels on parvient à la Licence. L'effet des distinctions est d'exciter à en mériter de nouvelles. M. de Bordeu, animé par ce succès, composa l'année suivante une dissertation sur la formation du chyle. Beaucoup de clarté & d'ordre dans la distribution des matières, une grande exactitude dans les détails anatomiques, une exposition fidèle des organes & des agens que la nature emploie dans la décomposition des alimens, sont le moindre mérite de cette production. Pénétré déjà de l'insuffisance des raisons par lesquelles on s'efforçoit depuis long-tems d'expliquer la digestion, il l'envisage comme une opération animale dans laquelle les substances qui nous servent de nourriture reçoivent un caractère qui les assimile à nos humeurs, & une empreinte indépendante de l'altération que pourroient leur faire subir, par la trituration ou par la fermentation, des agens purement mécaniques ou chimiques (a). Cette dissertation ne fût point

(a) Quelques Médecins, attribuant à l'estomach une force qu'il n'a point, croyoient que les alimens y étoient broyés & réduits en une pâte liquide comme dans un moulin. D'autres, trompés par l'exemple des mélanges naturels ou artificiels en fermentation, croyoient que les alimens fermentoient de même dans l'estomach. On

reçue avec moins d'applaudissemens que la première.

M. de Bordeu , après avoir reçu en 1744 le bonnet de Docteur , retourna à Pau , où ses compatriotes jouirent pendant quelque tems du fruit des connoissances qu'il avoit acquises à Montpellier. Le desir de les étendre & de les perfectionner le ramena encore à Montpellier. Ce fut là qu'il connut pour la première fois M. Michel , alors étudiant en Médecine. Hélas ! celui-ci ne pensoit pas qu'il étoit un de ceux qui consoleroient un jour le Public de la perte prématurée qu'il devoit faire de ce Médecin. Après avoir demeuré deux ans dans cette Ville , où les agrémens que sa réputation lui procuroit , ne contribuoient pas peu à le retenir , il vint à Paris en 1746 , sacrifiant tous ces avantages à sa passion dominante pour l'étude.

M. de Bordeu voulut connoître tous les genres d'instructions relatifs à la Médecine , que la Capitale pouvoit offrir. Il se lia avec le célèbre Chirurgien Petit , à qui la connoissance d'un homme aussi instruit , ne pouvoit qu'être utile. L'illustre Rouelle fixoit alors à Paris l'attention des Sçavans. Inspiré par le génie de la Chymie , dans

semble avoir renoncé à ces idées qui avoient successivement occupé les Ecoles pendant plus de deux mille ans.

A 4

un tems où les vrais principes de cette science étoient encore inconnus parmi nous , il étonnoit par les nouveaux phénomènes qu'il présentoit ; & lui-même en étoit un pour ainsi dire. Semblable à un volcan qui vomit pêle-mêle , avec la lumière & la fumée , des matieres brutes , informes & précieuses à la fois , il ouvroit une route à ceux qui sont nés avec le courage & les talens nécessaires pour fonder les profondeurs de la nature. Son enthousiasme subjuguant & entraînant tous les esprits , M. de Bordeu suivit le torrent avec MM. Venel & Bayen , qui se sont acquis eux-mêmes depuis tant de gloire dans la Chymie , & avec qui il étoit lié par les lumières & par l'amitié.

M. de Bordeu fit un nouveau sacrifice à la Médecine , en surmontant l'attrait de la Chymie , pour connoître à fond les maladies , & voir des malades ; ce qu'il fit avantageusement à l'Hôpital de la Charité de Paris , & à l'infirmerie royale de Versailles.

Il fut encore rappelé dans sa patrie par ses Parens. Pour y rendre ses talens plus utiles , le Gouvernement lui donna le brevet d'Intendant des Eaux Minérales de l'Aquitaine. Ces Eaux que M. de Bordeu fit connoître en 1748 , par des essais en forme de Lettres , devinrent entre ses mains une mine des plus riches & des plus

utiles pour l'humanité. On trouve dans ces Lettres des idées qui fixent celles qu'on doit avoir sur l'usage & l'administration de ce remède. Pour l'attacher plus intimement à ces Eaux, & les lui rendre en quelque sorte plus propres, on ajouta au titre qu'il avoit déjà, celui de Sur-Intendant des Eaux Minérales de l'Aquitaine.

Les soins attachés à cette emploi ne l'empêchoient point cependant de donner des leçons d'Anatomie, & d'enseigner l'art des Accouchemens aux Chirurgiens & aux Sages-Femmes. Le fruit de ces exercices fut un Mémoire sur les articulations des os de la face, qu'il envoya à l'Académie des Sciences de Paris, & dans lequel il fait voir que la multiplicité même des pièces qui composent cette partie de notre corps, concourt avec la disposition de leurs diverses engrenures, à la solidité de l'édifice qu'elles forment.

M. de Bordeu sembloit alors devoir être fixé pour toujours en Béarn, mais des arrangemens de famille le déterminèrent à venir s'établir à Paris. Il ne pouvoit pas s'y annoncer d'une manière plus avantageuse que par ses *Recherches sur les Glandes & sur leur action*; ouvrage singulier, qui peut-être n'a pas été assez bien apprécié: c'est de toutes les productions

de M. de Bordeu, celle qui renferme le plus d'idées neuves ; & ces idées, qui sont appuyées sur des faits incontestables, renversent les principes sur lesquels on fondoit auparavant l'explication des principales fonctions de l'économie animale. Il y démontre que les glandes, lorsqu'elles versent les humeurs qu'elles fournissent, ne sont point comprimées par les parties circonvoisines ; que l'excrétion de ces humeurs n'est point le résultat mécanique d'une impulsion étrangère, mais l'effet d'une action propre de la glande, & d'une sorte d'érection à peu près semblable à celle qui se manifeste sensiblement dans certains organes (a).

Deux ans après la publication de cet Ouvrage, M. de Bordeu traita pour l'Encyclopédie un de ces points intéressans sur lesquels roulent la Médecine ancienne & la moderne : c'est le mot *Crise* qu'il consigna dans ce dépôt immense des connoissances humaines. Il y laisse entendre que la doctrine des crises pourroit bien être un dogme

(a) Si on y fait bien attention on peut s'appercevoir qu'à l'aspect d'un mets qui nous plaît, les glandes de la bouche acquièrent une certaine roideur. Cette disposition nécessaire à l'excrétion de la salive, a lieu, selon M. de Bordeu, dans toutes les autres glandes du corps : idée qui est aussi ingénieuse que vraisemblable.

échappé de l'Ecole de Pythagore, & introduit dans la Médecine, comme y ont été introduits successivement tous les systèmes de Physique, depuis les atômes de Leucippe, jusqu'à la matière subtile de Descartes & à l'attraction de Newton. M. de Bordeu, à la vérité, ne l'affirme point, il se retranche à cet égard dans les bornes d'un Pyrrhonisme raisonnable, & que le défaut des connoissances & des observations nécessaires ne justifie peut être que trop. Cependant nous croyons devoir repousser le ridicule qu'on a voulu jeter sur la Médecine, en lui imputant d'attribuer une vertu à des nombres, c'est-à-dire à des êtres métaphysiques. Que Pythagore ait prêté ou non, une force réelle aux abstractions de notre ame, c'est ce qui nous importe peu. Mais lorsque la Médecine a indiqué certains jours fixes, tels que le septième, le onzième, &c. d'une maladie, comme l'époque d'un changement qui doit se faire dans sa marche, elle y a été autorisée par l'expérience & par l'observation, sans supposer une valeur intrinsèque dans ces jours. Elle a vu que les fruits employent un tems à peu près déterminé pour mûrir, que l'incubation des œufs dans les différentes especes d'oiseaux, & la gestation dans les quadrupèdes se font d'une manière assez précise; enfin que la plupart des fonctions

animales suivent des périodes très - marqués : elle a pu en conclure que les maladies qui ne font qu'un semblable travail, dont l'objet est de préparer & de modifier une matière hétérogène & dangereuse, étoient assujetties à la même loi, & l'observation n'est point opposée à ce raisonnement : ainsi la doctrine des crises, envisagée sous ce point de vue, n'a rien d'absurde, & rien qui ne soit conforme à l'ordre général de la nature.

M. de Bordeu, ne laissant échapper aucune occasion d'ajouter à sa gloire, envoya cette même année à l'Académie de Chirurgie une dissertation sur les écrouelles, qui fut couronnée. Les observations qu'il avoit recueillies aux Eaux Minérales l'avoient éclairé sur la théorie & le traitement des maladies chroniques; aussi traita-t-il la question avec une supériorité qu'on admira. Tout devient un sujet d'observation pour le Philosophe & pour l'homme de génie. M. de Bordeu, né dans un pays de montagnes, avoit remarqué que les écrouelles y sont plus communes qu'ailleurs. Il attribue cette différence à deux causes principales, à la nature des eaux qu'on y boit & aux qualités de l'air qu'on y respire. Les eaux immédiatement fournies par les neiges à mesure qu'elles se fondent, sont trop *crues*, trop dépouillées d'air & des autres

principes dont elles tiennent ce caractère liant, & toutes ces autres qualités qui les rendent propres à devenir principe constitutif de nos humeurs. L'air des montagnes est aussi trop *vierge*, & n'est pas assez imprégné des exhalaisons végétales & animales qui sont nécessaires soit pour adoucir l'impression qu'il fait sur nos organes, soit pour le rendre, en se mêlant avec lui, plus analogue à notre constitution.

Cette idée de M. de Bordeu, sur l'air & sur l'eau, est bien opposée à celle qu'a le vulgaire de ces deux élémens. Elle conduit à une distinction utile qu'on ne fait peut-être pas assez généralement. De l'eau bien claire & bien limpide, qui a été long-tems stagnante, ou long-tems séparée du contact de l'air, comme celle des souterrains ou des puits, est bien éloignée d'être aussi saine que celle qui coule en plein air, quoique celle-ci entraîne avec elle des matières qui troublent sa limpidité; parce que ces matières ne sont pas aussi malfaisantes pour l'estomach, qu'elles sont choquantes pour la vue. De même, les émanations des végétaux, & celles de nos semblables, s'ils sont eux-mêmes sains, n'alterent point la salubrité de l'air, pourvu qu'il soit souvent renouvelé. C'est l'air décomposé ou dénaturé par la respiration des hommes & des animaux, qui est nuisible; mais celui

qui n'est que chargé des molécules qui s'échappent de nos corps, ou que fournit la transpiration des plantes, n'en est que plus doux & plus assimilé à notre substance (a).

M. de Bordeu desirant d'être admis dans la Faculté de Paris, examina dans sa première Thèse *si toutes les parties du corps concourent à la digestion* (b). Il conclut par l'affirmative. Il croit que chaque organe n'est pas borné aux fonctions qui lui sont propres, mais prend encore plus ou moins de part à celles des autres selon l'importance des fonctions qu'ils remplissent, ou le degré d'empire qu'ils ont sur lui. L'estomac, soit par sa position, soit par l'étendue de ses liaisons avec les autres organes, soit (ce qui est peut être plus vrai) par la nature de ses opérations, semble donner l'impulsion à toute la machine animale. Aussi lorsque cet organe est occupé, il entraîne dans son action celle de tous les autres. Pendant la digestion

(a) L'exemple des Bouchers & des Cuisiniers, qui s'engraissent par les émanations des substances animales, & l'usage ancien de coucher avec des personnes jeunes & fraîches, pour réchauffer les restes d'une vie qui commence à défaillir, en est une preuve évidente.

(b) *An omnes organica corporis partes digestioni operentur.*

toutes les autres fonctions semblent suspendues; les ressorts de la pensée s'arrêtent ou ralentissent leurs mouvemens; le sommeil tend à faire cesser toute action volontaire, pour mieux seconder celle de l'estomac; enfin il en est de cette fonction, destinée à soutenir notre individu, comme de celle par laquelle la nature a voulu perpétuer notre espèce: tous nos organes semblent s'y intéresser vivement, & toutes leurs facultés se confondre, pour concourir à la perfection de ce grand ouvrage.

Dans une seconde Thèse M. de Bordeu fait voir les salutaires effets de la chasse. Peut-être eut-il trouvé d'autres genres d'exercice aussi propres à remplir les vues de la Médecine. Mais il crut sans doute que la chasse étoit le seul qu'on put proposer avec fruit à des hommes ennemis de tout travail qui ne s'offre point sous l'image du plaisir, & le seul que puissent supporter leurs organes énervés. Il présentoit aux grands dans la chasse, un exercice analogue aux préjugés de leur état; qui réunit le double avantage d'une occupation sérieuse, & d'un amusement, & qui, par l'agitation qu'il donne au corps, calme pendant quelques momens celle de l'ame; enfin il regardoit la chasse comme le supplément le plus convenable à la mollesse de leurs mœurs.

1754. Ces deux Thèses furent suivies de la dissertation sur les Eaux Minérales de l'Aquitaine. Ce dernier Ouvrage renferme un système de médecine, qui a les branches les plus étendues, & dont la racine tient à une profonde méditation des loix & des phénomènes de l'économie animale. L'état de santé & celui de maladie y sont envisagés sous des faces qui n'avoient point encore été apperçues. M. de Bordeu avoit déjà dit que chaque organe avoit en partage un degré de mouvement & de sensibilité proportionné à la nature de ses fonctions: il fait voir ici que cette manière d'être qui détermine le caractère de nos affections soit physiques, soit morales, & qu'on appelle *temperament*, dépend de l'influence ou de l'ascendant que tel ou tel organe a dans la machine. L'activité immodérée de cet organe, toujours entretenue aux dépens des autres, détruit à la longue l'équilibre d'action & de mouvement qui doit subsister entr'eux, & ce parfait accord sur lequel est fondée la santé. Cette perfection d'un corps sain dans toutes ses parties n'est peut-être qu'une idée métaphysique, qui ne s'est réalisée dans aucun individu. Tout être vivant porte en lui-même un principe de destruction, dont le développement doit s'opérer dans quelque organe foible & mal constitué. Dans
celui-ci

celui-ci c'est par la poitrine, dans celui-là c'est par le foie que la maladie & la mort doivent entrer. Cet organe malheureux qui doit entraîner la ruine de tous les autres, travaille & concourt avec eux au soutien de la vie, mais foiblement; de sorte que le résultat de son action est tous les jours une nouvelle cause d'altération, ajoutée à celles qui doivent enfin la détruire.

Tous les organes qui composent l'animal ne sont pas de la même importance. Il y a trois parties ou plutôt trois régions principales auxquelles les autres sont subordonnées & sur lesquelles celles-ci reposent, comme sur trois points d'appui. Ces régions sont la tête, la région précordiale, & la région épigastrique ou de l'estomac, dont les forces se balancent, & se contiennent réciproquement. De ces trois centres la vie & le sentiment sont réfléchis vers les autres parties, & les mouvemens de ces parties ne semblent être que les contre-coups produits par l'action de ces trois puissances.

Mais les unes & les autres doivent aux nerfs toutes leurs facultés vitales; c'est dans la fibre nerveuse seule que réside le principe du sentiment, & c'est proprement elle qui constitue l'essence de l'animal. Ces dépendances grossières, connues sous les noms de chairs, d'os, de membres, de viscères, ne sont que des instrumens

B

qu'il employe d'une maniere utile à ses besoins, & au miliea desquels il végete, ainsi qu'une plante sur le fol auquel elle est attachée. Comme il les occupe alternativement, & que les rôles qu'il leur a distribués sont différens, tous ces organes paroissent être autant d'animaux qui ont une allure, des mœurs, & une maniere d'agir particuliere.

Si, lorsque rien n'altère leurs fonctions, & que leurs mouvemens se succedent d'une maniere paisible & uniforme, le bon état de la machine se présente sous un aspect auquel il est difficile de le méconnoître, les dérangemens ont une expression qui n'est pas moins marquée. Le commencement de presque toutes les maladies s'annonce par un trouble & des efforts plus ou moins violens, qui ont fait appeller ce premier période l'état *d'irritation*. C'est le moment où la nature rassemble & combine toutes ses forces, contre l'objet qui la gêne, & produit la maladie. A ce premier tems succede celui de la *coction*, moins tumultueux & plus réglé, où le principe de la vie émouffe & modifie celui de la maladie. Il y a alors moins d'effervescence & d'agitation; c'est une tempête qui s'apaise, les vents sifflent encore, mais les nuages moins épais laissent entrevoir quelques rayons de lumiere. Enfin le tems de la *coction* fait place à

celui de l'excretion qui termine le travail. Dans ce dernier période, la nature s'occupe à chasser par l'émonctoire, qui est le plus à sa portée, ou par celui qu'elle choisit, la matiere qui causoit le trouble de la machine.

Tel est, dans l'ouvrage de M. de Bordeu, le tableau des maladies aiguës. Il prétend que les maladies chroniques n'ont pas une marche différente, & qu'il faut avoir égard, par conséquent, à leurs différens périodes, dans l'administration des remèdes qu'on employe contre elles.

Tous les organes, étant susceptibles de lésion, peuvent devenir le siège des maladies. Mais les trois centres d'action qui régissent toute la machine, par les rapports qu'ils ont avec toutes les autres parties, doivent nécessairement être le plus souvent affectés; & de ces trois centres, le centre épigastrique, comme le plus exposé aux impressions étrangères, doit être le foyer le plus ordinaire des maladies. M. de Bordeu examine toutes les affections qui tiennent à cette source, leurs complications & leurs rapports avec celles qui ont leur siège ailleurs, leur degré de curabilité, la nature des secours qu'elles exigent & de ceux qu'elles peuvent recevoir, l'effet des Eaux Minérales dans leur traitement, le tems auquel

ces eaux leur conviennent, & celui où elles leur font inutiles; détail immense, capable d'effrayer l'homme le plus consommé dans l'étude & la pratique de la Médecine, & qui fut le coup d'essai d'un jeune Médecin qui venoit d'y faire les premiers pas.

Pendant le tems que M. de Bordeu travailloit à mettre au jour cet ouvrage, il s'occupoit encore de ceux qui ont pour titres, *Idée de l'Homme physique & moral*; *Specimen novi Medicinæ conspectûs*; *Institutiones ex novo Medicinæ conspectu*, publiés par M. de la Caze, son parent. Ces productions, qui ne sont que le développement des principes qui se trouvent dans la dissertation sur les Eaux Minérales de l'Aquitaine, furent le résultat des conversations qui se tenoient chez M. de la Caze, entre M. de Bordeu, M. Venel & M. Michel, ses intimes amis, dont l'un s'est acquis, par ses profondes connoissances en Chymie, une réputation égale à celle que l'autre acquiert tous les jours par ses succès dans la pratique de la Médecine.

M. de Bordeu, à peine décoré du titre de Docteur de la Faculté de Paris, fut nommé Médecin *expectant* à la Charité. L'affiduité & les connoissances qu'il faisoit paroître dans cette maison, firent une telle impression, que les Religieux de la Charité voulurent s'assurer de lui.

en le nommant substitut de M. Verdhelan des Moles, Médecin de cet Hôpital, qui ne put s'empêcher d'applaudir à ce choix. Ce titre d'*expectant* ouvrit une libre carrière à son goût pour l'observation. Tout dans cette maison favorise un Médecin qui veut lire attentivement dans le sein de la nature, & la voir sans nuages. Les malades n'y sont pas en assez grand nombre, pour exiger dans leur traitement cette précipitation qui rend ailleurs la pratique de la Médecine si dangereuse pour les malades, & si infructueuse pour les progrès de l'art. Ils y sont séparés les uns des autres, & n'ont point, comme ceux qui sont entassés ensemble dans le même lit, à supporter, avec leurs propres maux, le triste spectacle de ceux d'autrui, & même à les partager. La mal-propreté, inséparable d'une administration tumultueuse, n'y trouble point l'œil attentif du Médecin, & n'y aggrave point les souffrances du malade. Les Religieux respectables qui dirigent cette maison, joignant à toute l'activité du zèle, la patience & l'exactitude qui le contiennent dans de justes bornes, ne permettent point au Médecin de craindre que rien d'étranger se mêle au résultat de ses opérations, & lui dérobe la marche de la nature.

La sécurité de M. de Bordeu, à cet égard étoit d'autant mieux fondée, que le P. Philippe

B 3

qui avoit été un des premiers à saisir , où plutôt à deviner le mérite de ce Médecin , mettoit toute son attention à seconder ses vues. Ce Religieux dont les talens égalent la modestie & le défintéressement , bienfaiteur de son ordre par ses lumieres , & par un zèle infatigable , étoit alors à la tête de la Pharmacie. Il répandoit dans cette partie du service des malades , cet ordre & cet arrangement qui multiplient les ressources , & dont elle se ressent encore chez ces Religieux. Son savoir en Chymie même l'avoit garanti des prestiges de ces spéculations plus brillantes que solides , qui , pour lui donner un air plus imposant , ne le rendent pas pour cela plus utile. Se bornant , ce qui a un rapport direct & immédiat à la préparation des remèdes , il dédaignoit tout ce qui auroit pu flatter son amour propre , sans produire aucun bien réel pour les malades. Parmi le nombre infini des corps différens qu'offre la nature , il n'attachoit du prix qu'à ceux que la Médecine a su faire servir au soulagement de l'humanité , & qui sont d'un usage journalier. Cette étude de l'Histoire naturelle (a) qui se réduit à arranger par

(a) Les Freres de la Charité ont établi depuis peu de tems dans leur maison , un Cabinet d'Histoire Naturelle.

ordre des papillons , pour le vain plaisir de la vue , n'étoit à ses yeux qu'un goût puérite , indigne de l'austérité de son état ; & l'on peut dire en effet que si c'est un ridicule pour l'homme riche de faire venir , à grands frais , une coquille de l'Afrique où de l'Amérique , c'est un crime pour celui qui administre le bien des pauvres , & dont l'économie doit être la première vertu.

Le P. Philippe fut le premier témoin de l'application heureuse des principes de M. de Bordeu sur le pouls. Le Médecin ordinaire de la Charité avoit un jour ordonné une saignée pour un malade. M. de Bordeu , lorsqu'on étoit près de la faire , dit qu'elle étoit au moins inutile parce qu'il alloit survenir une hémorrhagie qui , sans doute seroit plus adaptée au but que la nature se proposoit ; & ordinairement ce qui est de son choix , est plus sur que ce que l'art pourroit lui substituer. L'événement justifia la prédiction.

M. de Bordeu retiroit tous les jours de pareils avantages de l'étude profonde qu'il avoit faite du pouls , cette bouffole , nécessaire au Médecin , sur laquelle nous regrettons que le génie d'Hyppocrate ne se soit pas exercé davantage , & que le trop prolix & trop inintelligible Traité de Galien sur cette matière , avoit à peine indiquée. La doctrine moderne du pouls

nous vient d'une source d'où nous ne l'aurions pas attendue. Nous la devons à une Nation spirituelle & grave, constante dans ses opinions comme dans ses usages, capable de tout, si elle favoit changer, & mal jugée souvent par les Peuples auxquels elle a eu la gloire de servir quelque fois de modèle *a*). C'est dans un coin peu connu de l'Espagne, que *Solano*, loin du tumulte & du fracas de l'ambition, interrogeoit la Nature, qui semblable aux anciens oracles des Dieux, semble se communiquer plus aisément aux hommes dans le fonds des déserts. Les observations de ce Médecin Espagnol sur le pouls, seroient peut-être restées dans l'oubli, si le hazard n'en avoit point procuré la connoissance à Nihel, Médecin Anglois. Celui-ci en publiant ses propres Observations sur cette matiere, fit connoître celles de *Solano*. Elles frapperent M. de Bordeu par leur nouveauté & par l'objet d'utilité qu'elles présentoient. Il s'attacha à les vérifier. Elles devinrent encore plus fécondes entre ses mains, elles produirent *les Recherches sur le pouls*; ce Livre *(b)*

(a) L'Ecrivain célèbre qui a commenté *Cornélie* avoue que nous devons à l'Espagne la première Tragédie touchante, & la première Comédie de caractère qui aient illustré la France.

(b) Ceux qui aimeroient mieux s'instruire que critiquer,

qui a été l'objet de tant d'éloges & de tant de critiques.

1758. Jusqu'au tems où M. de Bordeu fit paroître ses *Recherches sur le pouls, par rapport aux crises*, la Médecine n'avoit encore tiré du pouls que des indications générales. Ses différens états de force ou de foiblesse, d'élévation ou de dépression, de rapidité ou de lenteur, étoient une expression trop vague de la véritable situation d'un malade. M. de Bordeu trouva dans le rapport des pulsations de l'artere, dans les intervalles qui les séparent & dans la maniere dont elles se succedent, des caracteres plus décisifs. Par sa nouvelle méthode, on pouvoit non-seulement connoître le degré de mal-aise & de gêne où se trouve souvent la nature, mais encore démêler ses intentions, & jusqu'à ses incertitudes & ses irrésolutions; ce qui est, sans contredit, le plus haut point de lumiere où la Médecine puisse aspirer. Il découvrit dans le pouls deux déterminations générales, très-sensibles au tact, dont l'une indique le pouls supérieur,

prire le seul parti qu'il y ait à prendre en pareil cas, c'est d'observer & de vérifier soi-même les observations des autres. C'est ce que fit M. Michel, & l'Ouvrage qu'il donna bientôt après, sous le titre de *Nouvelles Observations sur le pouls par rapport aux crises*, ne fit qu'ajouter un nouveau poids à celui de M. de Bordeu.

C'est-à-dire , le pouls qui exprime les affections des parties supérieures du corps , & l'autre le pouls inférieur. Chacun de ces pouls, en conservant son caractère principal, reçoit une modification différente, selon l'organe où l'émonctoire par lequel la nature se propose de produire une évacuation critique. Comme elle termine par-là la plupart des maladies, on sent de quelle importance il est pour la Médecine de connoître le but vers lequel elle dirige ses forces. Les principes de M. de Bordeu lui donnoient cette connoissance précieuse; & si, avec ce nouveau guide, la Médecine n'en étoit pas plus sûre de guérir toujours, elle avoit du moins l'ineffimable avantage de ne pas agir au hasard.

Les recherches sur le pouls étoient trop opposées aux idées communes, pour ne pas éprouver des contradictions. Depuis la découverte de la circulation du sang, par Harvée, sur laquelle Boerrhaave sembloit avoir fondé son système médicinal, les Médecins ne voyoient dans la plupart des dérangemens du corps humain, que des obstacles au moment progressif du sang, & au cours uniforme des humeurs. Le moyen le plus propre à diminuer ces obstacles, étoit de diminuer la masse du sang. Ce secours trop prodigué étoit restreint par les principes de

M. de Bordeu , à un plus petit nombre de cas ; ces principes ramenoient à la Médecine expectante , présentoient de nouvelles vues à suivre , de nouvelles tentatives à faire , & sur-tout beaucoup d'abus à corriger. Il n'en falloit pas tant pour allarmer l'amour propre de ceux qui ne voyent dans les découvertes d'autrui , qu'une espece d'empire auquel ils tâchent , autant qu'ils le peuvent , de se soustraire.

M. de Bordeu étoit dédommagé des contradictions qu'il essuyoit de la part des Médecins , par les suffrages du public ; suffrages qui , pour n'être pas toujours éclairés , n'en flattent pas moins celui qui les reçoit. Le public observe , à l'égard des opinions nouvelles , une conduite toute opposée à celle des sçavans. Ces derniers considérant une opinion nouvelle comme une entreprise faite contre leurs domaines , ne se rendent que le plus tard qu'ils peuvent , & ne se soumettent au joug d'une nouvelle vérité , qu'après avoir bien vérifié les titres de celui qui l'annonce. Le public , au contraire , n'ayant point à faire le sacrifice de son amour propre , & son goût pour la nouveauté ayant tout à gagner , adopte avec transport tout ce qui en porte l'empreinte. Aussi prompt à exagérer ce qui le flatte , qu'à exténuier ce qui le choque , il trouva dans les recherches sur le pouls , des merveilles que l'au-

teur ne prétendoit pas y avoir mises. Il l'érigea aussi-tôt en prophète qui devoit tous les maux & sçavoit, par conséquent, les guérir. Car cet axiome, qu'un mal qu'on connoît est à moitié guéri, est assez assorti à la logique du vulgaire; & si on doit être étonné de quelque chose, c'est de voir des Médecins même célèbres, en faire une maxime fondamentale de l'art de guérir.

Ainsi M. de Bordeu se trouva placé entre les applaudissemens du public, & les critiques de ses concurrens; alternative dangereuse qui fait presque toujours acheter, à celui qui s'y trouve réduit, une triste célébrité, aux dépens de son repos; & dans laquelle on a souvent ce désavantage, que l'envie vous poursuit encore long-tems après que les Panégyristes vous ont oublié. Heureux! si de la critique de l'ouvrage, ne passant point à celle de la personne, elle ne parvient point, dans son activité à alumer de ces haines funestes dont tant d'hommes célèbres ont été les sujets & les victimes; haines si humiliantes pour l'esprit humain, qui sont le délire de la raison, & que l'histoire ne doit pas craindre de rappeler, pour rendre les hommes plus sages, comme les Spartiates monroient à leurs enfans, pour les porter à la tempérance, des Esclaves plongés dans l'ivresse & rendus stupides par le vin.

Toute la prudence humaine ne fauroit quelque fois faire éviter ce malheur ; la seule ressource qui reste alors, après l'innocence, c'est le courage de le supporter. M. de Bordeu, en butte à la haine, ne lui opposa que la tranquillité d'une ame pure, & ce qui est encore moins propre à la désarmer, un usage toujours plus éclatant de ses talens. L'inoculation venoit d'être connue & pratiquée en France. Des François avoient été apprendre cette méthode chez une Nation voisine & rivale, qui en avoit donné le premier exemple à l'Europe. Un Prince cher à la France (a), donnoit le plus puissant de tous. Cela ne suffisoit point à ce Corps dépositaire des Loix, qui veille sans cesse à la sûreté des Citoyens. Il crut, avec raison, dans une affaire qui intéressoit si fort l'humanité, devoir consulter les lumieres de la Faculté de Médecine de Paris. M. de Bordeu, comme tous les autres Membres qui la compo-

(a) S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans eut le courage de faire inoculer ses deux enfans, & le savoir de M. Tronchin, qu'il honnora de sa confiance, étoit très-propre à le justifier. La Médecine moderne doit entr'autres choses à ce Médecin célèbre, d'avoir répandu cette pratique utile ; mais M. Richard, en inoculant Sa Majesté Louis XVI, & les Princes ses freres, semble lui avoir donné toute la confiance qu'elle pouvoit acquérir.

sent, se trouvoit, par l'Arrêt du Parlement rendu à ce sujet, en droit de dire son avis sur l'inoculation.

1764. Il le fit dans un Ouvrage qui n'est pas seulement intéressant par la maniere dont le fond de la question y est traité, mais encore par une infinité de traits, d'anecdotes & détails aussi variés qu'instructifs dont il a su l'embellir. C'est un tableau philosophique de l'histoire de la Médecine, dans lequel, en exposant les diverses opinions de toutes les classes de Médecins qui l'ont partagée, il fait voir que, par une conséquence nécessaire de leurs principes, toutes ces classes doivent admettre l'inoculation. Toutes, selon cet Auteur, tirent du fond même des différens systêmes auxquels elles sont attachées, des raisons plus ou moins plausibles, en faveur d'une méthode aussi singuliere que la maladie qui en est l'objet.

La petite vérole, ce fléau contagieux que les anciens ont eu le bonheur de méconnoître, qui désole nos contrées depuis plusieurs siècles, semble n'avoir rien de commun avec les autres maladies auxquelles l'humanité est sujette. Celles-ci, nées avec l'homme, sont une suite évidente des altérations d'une machine foible & fragile, altérations toujours proportionnées à l'abus que nous faisons des moyens que la nature nous a

indiqués pour la conserver. Ces maladies se reproduisent toutes les fois que les causes de ces altérations peuvent s'exercer sur nos organes. La petite vérole attaque indistinctement tous les âges, l'individu foible, comme le fort, l'homme tempérant comme l'homme dissolu ; c'est un glaive continuellement suspendu sur leur tête, qui menace également l'innocent & le coupable, dont les effets ne sont pas même annoncés par les excès qui nous attirent la plupart de nos maux ; qui moissonne avant le tems l'espoir des familles, & qui, lorsqu'elle est moins meurtrière, flétrit presque toujours la beauté, dans le sexe qui en attend son bonheur & son existence, & attaque dans l'homme les sources de cette vigueur qui fait l'ornement du sien. Mais si les atteintes de la petite vérole sont cruelles, bien différente en cela des autres maladies qui se communiquent par le contact, elle ne les fait éprouver qu'une fois ; son venin ou demeure dans l'inaction, ou s'épuise la première fois qu'il agit. Enfin, tel est le caractère de cette affection bizarre, qu'il faut aller au-devant d'elle, pour se soustraire à sa violence, & la chercher avec le même soin qu'on évite les autres.

Ce moyen d'adoucir les redoutables effets de la petite vérole, quoique justifié par l'expérience, a paru le comble de la folie à

des esprits sur qui les préjugés ont sans doute plus de pouvoir que la vérité. Ceux qui savent la démêler à travers les prestiges des usages, de l'éducation & des mœurs, n'ont pas manqué de l'appercevoir. Des Médecins de la plus grande réputation ont reconnu les avantages de l'inoculation, plusieurs Gouvernemens sages l'ont adoptée, les Philosophes, dont le devoir est de les éclairer, en ont fait l'objet de leurs spéculations. M. de la Condamine la prona & la défendit avec ce courage que le désir d'être utile à ses semblables peut seul inspirer, & qui lui fit chercher la vérité jusqu'aux extrémités du monde, à travers les dangers de toute espèce, & avec des fatigues incroyables. Un autre Philosophe dont les talens honoreront à jamais la France, & digne, à toute fortes de titres, de diriger l'opinion publique, s'occupa à fixer l'idée qu'on devoit avoir de l'inoculation (a). Plusieurs Médecins de la Faculté de Paris se déclarèrent en faveur d'une méthode étrange, si l'on veut, mais que les faits devant lesquels la raison doit toujours se taire, tendoient de toutes parts à établir. Son origine à la vérité ne lui étoit pas favorable; elle n'a pas été transmise à l'Eu-

(a) Voyez les *Réflexions sur l'inoculation.* Mélanges de Litt. d'Hist. & de Phil. tom. 5.

rope par des Nations éclairées. On auroit dû faire attention que l'intérêt & la nécessité qui u avoient donné naissance, font peut-être encore plus clair-voyans, que le fàvoir des Peuples polis. Cette méthode est née chez des Peuples réduits à faire plus de cas de la beauté de leurs enfans que de leur vie. Ils se trouvoient souvent frustrés des ressources qu'ils attendoient de la première, par les ravages de la petite vérole. Ils crurent qu'elle braverait mieux les effets de cette contagion, si elle y étoit exposée dans un âge où les impressions physiques s'effacent aisément. Leurs essais leur apprirent bientôt que le moyen de garantir l'une, étoit aussi celui de sauver l'autre. Ce seroit être plus barbare qu'eux de ne pas les imiter, & de rejeter une vérité utile, par un vain mépris pour la main qui nous l'a présente.

En supposant la vérité des faits sur lesquels on fondeoit les avantages de l'inoculation, M. de Bordeu faisoit donc voir qu'aucun Médecin, quelle que fut sa doctrine, ne devoit balancer à l'admettre. Dans son examen, il n'est pas tellement plein de son objet principal, qu'il ne laisse entrevoir qu'il y en a de personnels qui l'occupent; en parcourant les fautes de la Médecine, il semble traîner par-tout le trait sanglant qui le blesse : il s'arrête souvent sur les

C

querelles qui l'ont déshonorée, & ensuite, détournant la vue de cet objet odieux, il la promene sur d'autres moins tristes, avec le contentement qu'ils sont dignes d'inspirer. Il n'en est point de plus propre à soulager une ame oppressée que la vue de son pays. Dans un article de son livre, il fait avec complaisance l'énumération des Médecins qui ont illustré le sien par leurs talens. Beaucoup d'entr'eux, n'ayant rien fait pour l'instruction de la postérité, n'ont eu que le mérite moins brillant, mais plus solide, d'avoir de leur vivant bien servi leur patrie. Néanmoins M. de Bordeu les loue tous avec une candeur bien capable de faire rougir l'envie, qui refuse presque toujours aux talens les plus avoués la justice qu'ils méritent, ou qui du moins marchande si sévèrement avec eux sur éloges qu'ils lui arrachent.

Ces Médecins sont le sujet d'un entretien que M. de Bordeu dit avoir eu autrefois avec un vieux Médecin qui exerçoit son art, avec plus de succès que de gloire, dans une vallée des Pyrénées, voisine de l'Espagne. Dans cet entretien, qui est un modele d'une naïveté piquante, ce vieux Médecin, franc & simple, nourri des préceptes des anciens, & qui soupoit le soir avec le lait d'une chèvre noire, d'après le conseil de Galien & d'Avicenne, n'a pas toujours pour

les modernes le plus profond respect , non plus que pour les Thèses des Universités, dont il s'étoit fait un paravant pour l'hiver. Après avoir montré à M. de Bordeu sa bibliotheque, qui n'est pas considérable , & en avoir pris occasion de lui dire son sentiment sur le petit nombre d'Auteurs qui la composent , à peu près comme dans Dom Quichotte , le Curé & le Barbier épluchent la bibliothèque du Héros de la Manche , il le conduit dans son cabinet d'Histoire Naturelle, qui est beaucoup plus riche. Ce cabinet est l'immense chaîne des Pyrenées , tableau vaste & sublime dont toutes les parties portent à l'esprit des idées grandes & assorties à la nature des objets qui les font naître. C'est sur la cime élevée de ces montagnes que ces deux Médecins vont approfondir les principes de leur art , & se livrer à des réflexions qui prennent nécessairement le caractère des lieux qu'ils parcourent ; en admirant la beauté & la variété des trésors que ces contrées étalent aux yeux , ils s'entretiennent de ceux qu'elles renferment dans leur sein ; ils cherchent avec une curiosité philosophique la source foible & incertaine des fleuves qui portent la fertilité dans les plaines de l'Aquitaine. Rien n'échappe à leurs regards ; la formation lente des vallées , par-tout proportionnées à la rapidité & à la grosseur des torrens qui les arrosent , leurs aspects variés , leurs

productions & leur température, toujours en contraste avec la pointe glacée & blanchie par la neige des monts qui les dominant; ces énormes masses de rochers escarpés, où couverts de forêts & de plantes bienfaisantes, & dont les ruines portent encore l'empreinte du plan sur lequel la nature les forma, sont le texte inépuisable de leur entretien.

M. de Bordeu se délassoit des fatigues de sa profession & des peines que ses succès lui attiroient, à tracer la peinture de ces grands objets. Il semble chercher un asyle contre l'envie qui le poursuit, dans ces lieux inaccessibles à l'ambition & aux autres passions qui tourmentent ailleurs les hommes. En effet, si la haine peut donner quelque relâche, elle doit expirer sur ces régions élevées au-dessus des orages, où l'homme exempt des besoins imaginaires ou factices, ne dispute rien à l'homme; où l'ame raffermie par les puissantes impressions d'un air pur, & livrée au seul sentiment d'une douce existence, dédaigne la tyrannie des vains préjugés, & semble ne reconnoître d'autre empire que celui de la nature.

1767. Quelque tems après M. de Bordeu donna au Public un Ouvrage qui étoit nécessaire peut-être à l'explication & au développement de tous les autres. Ce sont *les Recherches sur le tissu muqueux*, Ouvrage court, mais dans lequel

les vérités se pressent. Les principes qu'il y établit nous ramènent à la doctrine des anciens, obscurcie & presqu'annéantie par les hypothèses de la Médecine moderne. La découverte de la circulation du sang, sur-tout, avoit un peu trop tourné les idées de celles-ci vers la saignée; elle lui faisoit regarder la fièvre comme une maladie, au lieu que les anciens la confidéroient comme un instrument salutaire : elle confondoit le vrai point de vue sous lequel on doit envisager les fluxions, les catharres, les maux de gorge & de poitrine. M. de Bordeu rectifie les nouvelles opinions sur tous ces différens objets, & fait voir, par des observations & par des raisons tirées de l'organisation du tissu muqueux & de la disposition mécanique de ses différentes dépendances, que toutes les affections qui ont leur siège dans les départemens supérieurs de ce tissu, sont plus avantageusement traitées par les vomitifs que par les saignées.

Le tissu muqueux ou cellulaire, que les anciens appelloient *tissu cribléux*, & que Stahl appelle *substance poreuse*, interposé dans tous les interstices des fibres, des muscles, des vaisseaux, des nerfs & de toutes les autres parties, dissipe l'obscurité des dogmes anciens, & nous accoutume à les trouver moins absurdes, en nous les faisant mieux comprendre. Plusieurs aphorismes d'Hippocrate supposent entre certains organes une communication

que l'anatomie commune désavoue , & sur cette raison on les rejettoit comme faux , quoique les faits & l'histoire des maladies en attestassent la vérité. La nature & l'étendue du tissu cellulaire mieux connues , ont fait disparaître tous les doutes. On fait à présent que par son moyen tous les organes étant unis , par des rapports plus ou moins intimes , peuvent se transmettre l'un à l'autre les différentes humeurs , les recevoir en dépôt , & se communiquer réciproquement toutes leurs affections. Mais quoique ce tissu enveloppe toutes les parties , & se trouve répandu dans tout le corps , il y est inégalement distribué : ici ses lames ne présentent qu'une expansion superficielle ; là il est jetté par grandes masses destinées à servir de réservoir à la graisse , à fournir un soutien au viscères , à remplir les vuides considérables & choquans , & donner à tous les organes ces contours & ces formes agréables dont ils tirent leur beauté. Outre cette différente disposition du tissu cellulaire , il souffre plusieurs divisions de chacune desquelles dépend un plus ou moins grand nombre d'organes , & toutes ces divisions sont elles-mêmes subordonnées à une division générale qui partage tout le corps en deux parties latérales , depuis la tête jusqu'à la partie inférieure du tronc , par une ligne assez sensible à la vue ; de forte qu'on ne doit plus être surpris , si , lorsqu'un des

organes renfermés dans une division, est affecté, ceux-ci sont plutôt intéressés, que les organes d'une division étrangere.

La connoissance du tissu cellulaire a encore répandu quelques rayons de lumiere sur les points les plus importans & les plus cachés de l'économie animale. On a lieu de croire que ce tissu, qui n'est qu'un corps gélatineux percé, comme une éponge, d'une infinité de pores dans lesquels les humeurs peuvent circuler & passer librement d'un endroit à un autre; qui plonge & s'insinue dans toutes les parties, pour en suivre tous les détours & toutes les sinuosités, est une substance imparfaitement organisée, susceptible de toutes les formes, sans en avoir aucune; qu'instrument & matiere immédiate de la nutrition, elle n'attend que le moment de prendre un caractere selon la nature de l'organe à l'accroissement duquel elle doit concourir. Ainsi dans cet Ouvrage M. de Bordeu a le double avantage d'avoir rendu la pratique medicinale plus sure, & d'avoir agrandi la sphere des connoissances de la Physique.

Les embarras d'une célébrité parvenue à son comble, & le tourbillon rapide dans lequel il étoit emporté, sembloient ne devoir plus lui laisser le calme nécessaire pour les productions de l'esprit. Mais ce genre de travail étant devenu un besoin pour lui, il lui donnoit les heures de délassement

qu'il pouvoit dérober à sa pratique, & ses *Recherches sur les maladies chroniques*, on étoit le dernier fruit de ce travail. Il a cru devoir associer à la gloire qu'il en attendoit, M. Antoine de Bordeu son pere, & M. son frere, François de Bordeu, Médecins de Baréges, qui lui ont fourni une partie des observations précieuses sur lesquelles cet Ouvrage est fondé. Dailleurs cette production devoit être le premier tome d'un Journal suivi que M. de Bordeu se proposoit de donner, dans lequel il auroit montré exactement quelles sont les maladies pour lesquelles on doit recourir aux eaux de Baréges, & la maniere dont elles y sont traitées par les Médecins qui dirigent ces eaux. Si ce plan avoit pu avoir son exécution, on auroit, sans doute, vu naître de ce concours d'observations, de lumieres & de réflexions un corps de doctrine sur les effets des eaux minérales, que la Médecine attendra peut-être long-tems.

Le discours qui est à la tête de ce volume présente une histoire des révolutions qu'à éprouvée cette branche de la Médecine, par les changemens arrivés dans la Religion, le Gouvernement & les mœurs des peuples. Dans tous les tems il a fallu des remèdes aux hommes; mais les hommes, parvenus à ce degré de civilisation où un mélange de mollesse, de passions vives, de desirs continuellement satisfaits, & de goûts déliés & capricieux, don-

ne aux organes une excessive délicatesse, & à leur sensibilité, une tournure bizarre & vicieuse, ont spécialement besoin des remèdes qu'on va chercher au loin. Cet éloignement en augmente le prix (car il nous faut encore des illusions) & leur donne une importance qui, en fixant notre ame, la distrait des objets habituels de ses affections, ou la réveille, quand elle est plongée dans les apathiques langueurs de la fatiété & de l'ennui. Indépendamment des effets propres des eaux minérales, l'agitation d'un voyage, & ce changement subit de sensations que doivent opérer un nouvel air, de nouveaux alimens, de nouvelles connoissances, & de nouveaux plaisirs, sont très-propres à lui imprimer une secousse capable de changer ses rapports actuels & de la remettre dans son assiette naturelle.

La religion & la situation politique des Grecs & des Romains, durent leur rendre les eaux minérales un remède d'autant plus familier que, si l'étendue de leur empire leur offroit des routes faciles & sûres pour les conduire à leurs différentes sources, celles-ci leur présentoient par-tout des images agréables, & les traces d'un culte fait pour charmer les sens & l'imagination. Mais lorsque celui qui ne cesse de leur imposer silence, & qui se propose d'anéantir l'homme pour l'élever à la perfection, commença à s'établir sur les ruines du Paganisme,

l'austérité recueillie d'une Religion naissante ne permit plus de se livrer à des distractions qui rappelloient trop l'idée d'un usage profane. D'ailleurs la destruction de l'Empire Romain ; & l'établissement du Gouvernement féodal, ayant rendu les Peuples d'une Province étrangers à ceux d'une autre, & les chemins impraticables & peu sûrs, on perdit de vue les eaux minérales. La Médecine étant en même tems devenue ecclésiastique, parce que les Prêtres étoient les seuls qui fussent lire & faire usage, par conséquent, du dépôt des connoissances anciennes, elle parut renoncer elle-même à ce moyen de guérison. Car les Ecclésiastiques qui instruisoient & guérissoient à la fois les hommes, devoient être encore plus attentifs à nourrir leur piété dans la retraite, qu'à leur conseiller de ces voyages où elle a tant de risques à courir. Voilà, selon M. de Bordeu, les principales causes du peu de célébrité des eaux minérales pendant quelques siècles. Elles n'ont recouvré leur ancienne vogue que lorsque la renaissance des lettres en répandant les lumières & les connoissances, a fait rentrer la Médecine dans les mains des Séculiers, & que le système politique a pris une forme plus favorable au commerce & à la libre communication des peuples.

M. de Bordeu fait aussi cette réflexion sur la révolution qui lia la Médecine à la Théologie,

c'est que cette association ne fit qu'assurer & rendre plus marquée la limite qui séparoit déjà la haute Médecine, des Classes inférieures, qui en dépendent. Celles-ci suivirent le sort des autres arts mécaniques distingués par les bannières de leurs confréries, tandis que la première incorporée dans les Universités, eut part aux privilèges & aux distinctions des gradués. Le Législateur s'est toujours conformé à cet ordre que la nature elle-même semble indiquer, lors même qu'il a voulu élever les Ministres de santé subalternes, & les encourager par de nouveaux honneurs. Tout assure aux Médecins une prééminence légitime; l'intérêt public exige que dans le concours des différentes personnes destinées à secourir un malade, un seul homme prononce; c'est celui qui, préparé par de longues études aux combinaisons subtiles d'un art très-difficile, est en état d'embrasser toutes les ressources; qui, connaissant le cœur humain, & les passions qui l'agitent, fait dispenser à propos les craintes & les espérances; qui, digne par la gravité de son caractère & de ses mœurs, de répondre à la loi des hommes qu'elle confie à ses soins, peut leur servir de consolateur & de guide dans ces momens de trouble, où l'égarément de la douleur les dérobe à leurs plus chers intérêts; enfin qui, désarmé, comme un Juge, n'est pas moins respectable dans

l'inaction, que lorsqu'il employe ces instrumens dont ceux qui le secondent sont les dépositaires, & pourroient, livrés à eux-mêmes, abuser à tout moment, par cela seul qu'ils les ont entre leurs mains (a).

Ce précis des idées de M. de Bordeu sur l'état constitutif de la Médecine, peut faire voir jusqu'à quel point il avoit ce mérite rare, que Bacon (b) exige dans les Médecins, de savoir s'élever quelquefois au-dessus des détails mécaniques de leur art, & saisir les rapports qu'il peut avoir avec les objets les plus relevés, tels que la législation & la morale. Ce que nous venons d'examiner ne forme qu'une très-petite partie de son Ouvrage sur les maladies chroniques. Comme ce

(a) Il faudroit ne pas connoître la trempe de l'esprit humain, pour ne pas voir qu'un Chirurgien voudra toujours saigner, ou faire telle autre opération manuelle; & qu'un Apoticaire sera toujours porté à donner des drogues, par la seule raison que machinalement, & sans nous en appercevoir, nous penchons toujours vers les idées qui nous sont les plus familières; le Médecin est heureusement placé entre ces deux extrémités. D'ailleurs la loi, qui n'est jamais si sage que lorsqu'elle s'occupe plus à prévenir qu'à punir les crimes, ne pouvoit mieux faire que de mettre les Ministres de santé dans une position qui les néecessitat à se surveiller l'un l'autre.

(b) *Medici toti non sint in curarum sordibus.*

qu'il dit sur ce genre d'affections fait la base de sa dissertation sur les eaux minérales de l'Aquitaine, que nous avons déjà analysée, nous nous dispenserons d'en parler. Mais *l'analyse médicale du sang*, qui forme la seconde partie de cet Ouvrage, est une production aussi singulière, par la nouveauté des idées, que recommandable par la justesse & la profondeur des réflexions. Le but de l'Auteur est d'établir une barrière entre la Médecine & la Chymie, (a) & de faire voir que la manière dont les Chymistes considèrent la constitution du sang, est toute différente de celle dont les Médecins doivent l'envisager. Les résultats des opérations chimiques sur le sang, ne sauroient d'après son opinion, conduire à aucune induction vraiment utile à la pratique médicale. La Chymie nous apprend seulement que ce fluide contient de l'huile, de l'eau, de la terre, de l'alkali, du fer & comme

(a) M. de Borden ne fait en cela que se conformer à l'idée de Stahl, qui, quoique le plus grand Chymiste de notre siècle, regardoit la Chymie comme presqu'inutile à la Médecine. On a remarqué que les Chymistes qui ont le plus de connoissances, sont aussi ceux qui ont le moins de prétentions. Le célèbre M. Venel en étoit un exemple, & on pourroit reconnoître à ce caractère un de ses amis, à qui la Chymie doit beaucoup, & que sa modestie ne me permet point de nommer.

beaucoup d'autres mixtes qui n'ont aucun rapport avec le sang. Elle tourne sans cesse autour de ce petit nombre de principes, si féconds entre les mains de la nature, & si stériles dans les siennes, altérant & détruisant tous les corps pour les connoître, sans savoir jamais en reproduire aucun; bornée à quelques foibles imitations qui n'attestent que son impuissance, elle s'applaudit à chaque découverte (a) plus curieuse qu'utile qu'elle fait, ne cessant d'aspirer à de nouvelles acquisitions qui la laissent dans la même pauvreté; tandis que la nature, toujours riche, toujours inépuisable, seme & fait germer de tous côtés, en se jouant, cette multitude de trésors qui embellissent l'Univers, & étale dans ses productions une magnificence & une variété qui font le désespoir de celui qui cherche à la connoître, le bonheur des êtres sen-

(a) On vient de découvrir que la cendre des sarmens contient de l'or. On ne doit pas en être surpris, puisque Becker en avoit trouvé dans le sable; il avoit fait même avec les Hollandois, un traité pour l'exploitation de cette nouvelle mine, qu'ils eussent volontiers préférée, si elle eut été bonne, à la meilleure canelle de *Ceylan*. Au surplus, si jusqu'à présent la Chymie n'a pas pu nous procurer beaucoup d'or, ce qui à la vérité n'est pas fort nécessaire, nous devons avouer qu'elle a beaucoup contribué à la perfection de plusieurs arts, & que la Médecine lui doit plusieurs préparations plus commodes que les remèdes par lesquels les anciens y suppléaient.

sibles qui en jouissent , & l'étonnement du sage qui l'admire.

En supposant que la Chymie connût tous les élémens qui entrent dans la composition des corps , & les loix suivant lesquelles ces élémens se combinent & s'arrangent pour les former , on conçoit qu'elle pourroit peut-être parvenir à imiter la nature dans la production des êtres inanimés. Mais son pouvoir ne s'étendrait jamais aux corps dans lesquels réside un principe de sensibilité , parce que ces corps ne doivent ni leur formation , ni leur accroissement aux qualités par lesquelles les Chimistes considèrent les parties élémentaires de la matière. Le principe de vie qui anime les êtres organisés , bien loin de permettre aux corps dont il s'empare pour ses usages , de déployer leurs propriétés chimiques , les force , au contraire de prendre les siennes. Ainsi les alimens qui nous soutiennent , s'ils étoient abandonnés à eux-mêmes , quelque mélange , quelque combinaison qu'on leur fit subir , ne produiroient jamais du chyle ni du sang ; il faut nécessairement que le principe vital préside à leur décomposition , & leur imprime son sceau , pour les mettre en état de devenir partie de nous-mêmes. En passant par les différens organes qui les dénaturent , ils reçoivent divers degrés d'animalisation , qui leur ôtent leur caractère étranger , avant de se mêler au sang dont

ils vont grossir la masse. Le sang est la matière commune dont la nature tire toutes les parties qui servent à la nutrition & à l'accroissement du corps, & les diverses humeurs qui s'en séparent dans les visceres, soit pour ses usages individuels, soit pour la reproduction de l'animal; ce fluide fournit la salive, la bile, la lympe, la graisse, la matière séminale, le lait; & chacune de ces humeurs contenues d'abord dans le sang, & versées ensuite dans les réservoirs qui leur sont propres, pour en sortir après y avoir reçu diverses préparations, & repasser dans le sang, ont des propriétés qui leur donnent plus ou moins d'influence sur la santé, le tempérament & les mœurs, selon qu'elles prédominent où surabondent; propriétés dont l'examen appartient à la médecine, & ne fauroit être du ressort de la Chymie. C'est ainsi que M. de Bordeu analyse le sang, & le suit dans tous les changemens que l'activité animale lui fait éprouver; & on peut dire que si cette manière d'envisager cet objet, est neuve, le développement & les détails que présente son Ouvrage, décelent partout l'esprit le plus étendu & le plus pénétrant.

Comme il ne suffit pas à tous les Lecteurs qu'on leur offre une foule d'idées lumineuses & intéressantes, si on ne prend soin de ^{leur} donner un ordre qui les leur fasse saisir sans fatigue, pour

quelques-uns désireront que M. de Bordeu eût mis plus de méthode & de suite dans les siennes. Ce défaut tenoit à la trempe de son génie qui voyoit tout à la fois, & à la multitude de ses occupations, qui ne lui permettoient point de s'arrêter long-tems sur le même objet. Aussi ces occupations toutes glorieuses qu'elles étoient, & après lesquelles tant d'autres Médecins courent si ardemment, étoient-elles depuis long-tems devenues pour lui un fardeau insupportable. Les dégoûts attachés à un art dont il sentoit à tout moment les bornes & l'insuffisance, malgré les avantages que pouvoient lui donner vingt ans de pratique & de méditations; ainsi que les premières atteintes d'une maladie dont il redoutoit les suites, le faisoient soupirer depuis long-tems après ce repos que les hommes se proposent toujours pour but dans leurs travaux, & auquel si peu d'entr'eux a le tems ou le bonheur de parvenir.

Il a éprouvé cette destinée dont son âge, qui n'étoit pas fort avancé, une manière de vivre très-réglée, & une constitution de corps assez saine, sembloient devoir le garantir. Il est vrai que son ame trop sensible, prêtant peut-être aux événemens de la vie, une importance qu'ils ne méritent point, avoit reçu des secousses violentes dont les impressions, sans doute, avoient affoibli ses organes. Lorsque notre machine est ébran-

D

lée , & que les mouvemens qui la conservent , sont mal assurés , les humeurs qui la composent ne tardent pas long-tems à s'altérer. M. de Bordeu se plaignoit depuis deux ans d'une humeur goutteuse , à laquelle la nature trop impuissante en lui , ou contrariée par ses affections morales , ne pouvoit point donner la direction que cette humeur doit avoir pour cesser d'être dangereuse. Il tenta vainement tous les moyens que la Médecine a jusqu'ici mis en usage , pour l'attirer aux extrémités du corps , & l'éloigner des organes essentiels qu'elle menaçoit. Les eaux de son pays , dont il avoit fait la fortune , furent sans effet pour lui. Comme les remèdes ne sont efficaces , qu'autant que la nature les rends tels , en secondant elle-même leur action , il sentit bientôt qu'il avoit peu à compter sur eux ; de sorte qu'attentif aux impressions incertaines de l'humeur funeste qui le fatiguoit , & qui alloit frapper alternativement en lui toutes les sources de la vie , il croyoit à chaque instant toucher à son terme. Cet événement qu'il annonçoit lui-même d'après le sentiment intime qu'il avoit de son état , & d'après ses connoissances , qui confirmoient ce sentiment , arriva le 23 (a) Novembre 1776 , & priva la France d'un des plus grands Medécins qu'elle ait produit.

(a) Madame la Comtesse de G. me fit dans ce tems là une objection très-spirituelle & très-spécieuse : pour

C'est ainsi qu'a été terminée la carrière d'un homme dont les écrits pourront peut-être consoler ceux qui cultivent la Médecine; mais dont la personne manquera toujours à ceux qui ont joui des agrémens de son commerce. Sa conversation étoit vive, animée, & dégagée de cet air de contrainte que lui donne nécessairement la prétention, savant, sans chercher à le paroître, il ne se servoit de son savoir que pour donner à ses idées le degré d'autorité qu'il leur falloit, & ce qu'il avoit appris, en se mêlant à ses réflexions, avoit toujours l'apparence d'une nouvelle création; ce

quoi, me dit-elle, *M. de Bordeu*, qui croyoit pouvoir prédire les événemens d'une maladie par le moyen du pouls, qui consulta le sien la veille de sa mort, & vous qui le lui avez touché, n'avez-vous pas prévu la funeste crise qui devoit se faire pendant la nuit. *M. de Bordeu* répond lui-même à cette objection dans son *Traité du pouls*. Il dit que les crises annoncées par les modifications de cet organe, n'ont pas toujours lieu, à plus forte raison, l'état du pouls est-il éloigné d'indiquer le moment précis où elles doivent survenir. Cela est sur-tout vrai dans les maladies chroniques. *M. de Bordeu* trouvoit depuis longtems dans son pouls des motifs de crainte; la veille de sa mort ces motifs ne lui parurent pas plus pressans qu'à l'ordinaire. La connoissance du pouls est, sans contredit insuffisante quelque fois, mais les Médecins doivent sentir combien il est important pour le choix des remèdes, de connoître du moins en général les déterminations de la nature.

qui a souvent fait dire à des personnes de notre connoissance, qu'elles n'avoient jamais eu un entretien avec M. de Bordeu, sans en être sorties plus instruites qu'elles n'étoient auparavant.

Mais ce fruit qu'elles retiroient de sa conversation, ne coutoit rien à leur amour propre. En les instruisant, il paroissoit emprunter d'elles les lumières qu'il leur communiquoit. Ne disputant jamais, parce qu'il étoit modeste, & qu'il connoissoit l'inutilité de la dispute, il fut toujours très-éloigné de donner à ses discours ce ton affirmatif qui auroit pû les affoiblir, & que la vanité mal-adroite cependant ne manque jamais d'employer. L'incertitude de nos connoissances naturelles l'avoit familiarisé avec le doute, cette disposition si convenable à la vraie philosophie; dont on trouve souvent des vestiges dans ses écrits, comme dans ceux de Montagne, avec lequel il n'a pas peu de ressemblance, par la profondeur de ses idées, par son stile plus énergique que correct, & sur-tout parce qu'il semble plutôt converser avec son Lecteur, que l'endoctriner.

Il est vrai que s'il avoit peu de confiance en son propre savoir, il ne croyoit pas facilement à celui d'autrui. Le vrai savoir lui paroissoit aussi rare que le savoir superficiel est commun; & toutes ces connoissances élémentaires, aujourd'hui si répan-

dues, qui peuvent, à la vérité, polir l'esprit pourvu qu'elles ne servent point de fondement à un orgueil déplacé, il les regardoit comme un frivole amusement, plus propre à tromper l'ennui de quelques instans, qu'à contribuer au progrès des sciences. En voyant ce grand nombre de cours dans tous les genres qu'on propose tous les jours, il disoit souvent, *ne fera-t-on jamais cours de bon-sens ?*

Malgré cette disposition & les lumières qu'il avoit sur tous les objets relatifs à la Médecine, personne ne déféra jamais plus volontiers à celles d'autrui. Il avouoit même son ignorance à l'égard des choses communes de la vie, avec une ingénuité qu'on auroit pû prendre pour de l'affectation, si son caractère n'eut point été incompatible avec un tel raffinement. Nous lui avons quelquefois entendu dire, en riant, qu'il n'en faisoit guère plus que ces peuples qui, selon M. de la Condamine, ne savent compter que jusqu'à trois. Cette indifférence pour les affaires tenoit à un fond de défintéressement que peu de personnes ont porté peut-être aussi loin que lui; & nous pouvons assurer que dans la juste compensation qui doit être en^{te} les services du Médecin & la reconnaissance des malades, la supériorité s'est souvent trouvée du côté de M. de Bordeu.

Quoiqu'il aimât ardemment cette gloire que

donne une réputation justement méritée, quoiqu'il eut été plusieurs fois appelé à la Cour, & qu'il fut honoré de la confiance de la plupart des Princes & des Grands du Royaume, les illusions de l'amour-propre n'altererent jamais en lui cette simplicité de mœurs qui convient si fort au génie. Ses succès fréquens dans l'exercice de sa profession n'ajoutèrent jamais rien à l'opinion qu'il pouvoit avoir de ses talens, ni même à celle qu'il avoit de la Médecine. Le pouvoir de celle-ci lui parut toujours subordonné à celui de la nature. C'est pourquoi l'empirisme qui se flatte de la maîtriser, lui étoit suspect; il ne voyoit dans ses prétentions qu'une erreur dangereuse, lors-même qu'elles n'ont pas pour objet d'abuser de la crédulité des hommes.

Trop attentif à examiner la marche de la nature, pour n'avoir pas appris à évaluer ses forces, il étoit pénétré de cette vérité, que s'il y a des maux que la Médecine peut guérir, il y en a beaucoup qu'elle ne peut que soulager; que la Médecine a autant de gloire à ne pas tenter de guérir les uns, qu'à opérer la guérison des autres; que trop souvent son ministère se borne à donner l'échange à l'impatience inquiète des malades, à composer avec leur imagination, & que beaucoup d'entreux, sur-tout ceux d'un certain rang, ont, selon la maxime

à la vérité, trop générale de Petrone (a), encore plus besoin de consolation & d'amusement, que de remèdes.

Le Médecin de la nature est indulgent & modéré comme elle. M. de Bordeu, regardant comme des inspirations & des oracles émanés de son sein, ces goûts fantasques & capricieux que donne souvent la maladie, se faisoit un devoir de respecter jusqu'aux importunités des malades. il avoit la plus grande condescendance aussi pour ceux qui les soignent, persuadé que dans le cours des soins assidus qu'ils leur rendent, la vérité qui ne se montre que dans ces momens rapides & fugitifs que le Médecin n'est pas toujours à portée de saisir, peut se découvrir à ces ames simples & sans principes, & que leur expérience peut quelque fois guider le favior de la Médecine. Enfin une conséquence naturelle de l'idée qu'il avoit de son état, le conduisoit à croire que si le Médecin n'étoit pas toujours obligé de guérir, rien ne le dispense de l'obligation d'être toujours compatissant & doux. Aussi personne ne fut plus éloigné que lui du caractère d'un Médecin de l'antiquité, nommé *Callianax*, dont le nom n'est connu que par les emportemens d'une humeur brutale, & qui répon-

(a) *Medicina nihil aliud est quam animi consolatio.*

dit à un malade qui lui demandoit s'il étoit en danger de mourir, *Patrocle est bien mort*; réponse excusable dans la bouche d'Achille furieux & vengeant son ami, mais qui est le comble d'une férocité barbare dans celle d'un Médecin tranquille & indifférent.

Il est très-difficile que notre caractère n'influe point sur nos opinions & sur notre conduite. Celui de M. de Bordeu se trouva, par un heureux accord, très-conforme à celui que la raison exige dans un Médecin. Conciliant & sage, ce qu'il eut fait pour ne point compromettre inutilement sa réputation, ou pour éviter ces vaines disputes qui font le scandale de l'art, il le faisoit encore, parce qu'il croyoit suivre la véritable route que la nature indique: comme sa marche ordinaire est graduée, & qu'elle ne donne qu'avec lenteur à ses opérations la maturité qui leur convient, elle est ennemie de toute secousse trop brusque & trop inopinée. C'est pourquoi M. de Bordeu n'adopta jamais ces méthodes extrêmes (a) qui la tyrannifient sans la rendre

(a) L'abus qu'on faisoit de la méthode rafraichissante lui fit ajouter, à la dernière édition de son *Traité du poul*, une dissertation sur les avantages des sueurs. C'est par le même motif qu'il avoit autrefois combattu la méthode féroce avec laquelle on traitoit la colique

plus docile ; il gémissoit en voyant ceux-ci glacer , ceux-la incendier les malades. Il crut toujours que dans la plupart des choses , mais sur-tout en Médecine , on ne gagne rien à vouloir forcer les bornes naturelles dans lesquelles nous sommes resserrés ; & il a prouvé par son exemple & ses succès que les conseils de la nature , comme ceux que Dédale donnoit à son fils , consistent à suivre toujours un juste milieu.

. *Per medium tutissimus ibis.*

du Poitou , & qu'il se déclara toujours contre l'usage excessif de la saignée ; opération qui semble peu naturelle , mais que nos mœurs & notre habitude de manger beaucoup rendent nécessaire jusqu'à un certain point , & que la nature elle-même nous indique par les hémorrhagies spontanées auxquelles l'espece humaine est plus sujette que les autres especes.

F I N.